

110 ANS DEPUIS LA NAISSANCE DE GEORGES OPRESKO

À LA MÉMOIRE DE GEORGES OPRESKO*

Mircea Voicana

En 1969, au décès du professeur membre de l'Académie Georges Opresko, j'ai écrit le jour même, le cœur gros, sur l'intérêt qu'il vouait aux problèmes du théâtre et de la musique — intérêt qui était généralement connu sur le plan des beaux-arts — tout comme au déroulement de recherches sérieuses dans ces directions, dans le cadre de l'Institut qu'il avait conçu et qu'il dirigeait avec autorité et résultats incontestables. Il envisageait cet institut et le voulait penché tant vers les beaux-arts que vers les arts du son et du spectacle, y compris la chorégraphie et le cinématographe.

La séparation, le 13 août 1969, de Georges Opresko a laissé un vide effectif, réel et grave dans la culture roumaine de l'histoire de l'art tout comme dans la petite société consacrée aux activités de recherche dans ce domaine, collectivité que le grand disparu avait réussi à rassembler autour de lui en créant l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie Roumaine. Son passage à l'éternité n'était pas un événement totalement inattendu et, pourtant, en considérant sa remarquable vitalité et la vivacité de son esprit, nous aurions pu penser que cet événement était très, très éloigné. Malheureusement la destinée... et l'homme qui avait été tellement déterminant pour la diffusion large des connaissances sur l'histoire de l'art, ainsi que pour la constitution de l'Institut de l'Académie et tellement décisif pour le profil et le déroulement de l'activité de celui-ci a abandonné sa fondation au regret, à la douleur et à l'inquiétude de ceux qui avaient été ses proches collaborateurs, dont certains figuraient parmi ses anciens étudiants.

Peu nombreux étaient, à ces moments, ceux qui se rendaient suffisamment compte de la dimension de cette perte et de l'énorme difficulté de l'examen de ceux qu'il avait quittés. Malgré l'effort des collaborateurs directs et leur évident engrenage à la nécessité de continuer l'œuvre créée par le professeur, l'état des choses et l'utilisation des hommes ont changé; les bonnes intentions n'ont pas été reconnues et, entre les titubations officielles concernant la science, la recherche et l'enseigne-

ment, d'une part, et les ambitions et les envies d'accaparer, d'usurper, de publier et de grandir de certains velléitaires, qui perçaient exactement alors, avec grand renfort de publicité, le chemin de leur apprentissage d'arrivisme à tout prix, d'autre part, la leçon de vie et de réalisation héritée de Georges Opresko a été oubliée. Également oubliés ont été sa lutte permanente pour assurer aux institutions qu'il a créées le cadre d'organisation du déroulement de l'activité, et le courage d'exprimer et de défendre son opinion clairement et fermement, là où il le fallait et quand il le fallait. Le résultat des concessions et des compromis, de la vermine opportuniste et de l'action insidieuse de toutes les directions mentionnées, s'est traduit par la presque dispersion de l'institut; heureusement, il a été sauvé par un nombre restreint de passionnés de l'exercice de l'intelligence et de laborieux chercheurs qui, sous la direction sérieuse et de bonnes intentions tamisée entre temps, ont repris un bel et injustement marginalisé effort de fondement de recherche et de conscience dans la culture.

En fêtant son anniversaire aujourd'hui, à 110 ans depuis l'événement, je crois qu'en complétant ce que j'avais écrit en 1969, je dois ajouter quelques considéra-

* Communication scientifique présentée au séminaire « Georges Opresko » du 24 décembre 1991, organisé par l'Institut d'Histoire de l'Art « Georges Opresko » de Bucarest.

tions et aspects qui n'étaient peut-être pas encore suffisamment cristallisés dans la conscience de ses descendants. Au fond, il ne s'agit pas de souvenirs concernant son œuvre et la valeur de celle-ci, ni du genre de critique et du type de présentation qui lui étaient propre, mais je me réfère à sa personne même et à sa personnalité.

En le remémorant dans nos pensées ou dans les conversations et les impressions échangées avec les collègues, aujourd'hui c'est de plus en plus clair qu'avec sa *formation*, intégraliste et pleinement structurée sur une dotation intellectuelle remarquable, la personnalité de Opresco s'est caractérisée par et a été beaucoup due, sinon prioritairement, à une *discipline* hors commun. Une discipline intérieure intrinsèque, organique, semblable à celle dont a fait preuve notre peuple ces deux derniers siècles, de tant et tant d'éléments d'une couche sociale non favorisée, remarqués toutefois par une lutte difficile, sous les yeux des potentés, qui ont eu l'intelligence et le cœur de leur offrir l'aide, contribuant ainsi à la création d'une intellectualité de haute qualité spirituelle et de volonté intense, d'un enseignement de premier ordre et de formations économiques de grandes responsabilités et efficacité, le tout permettant et expliquant en grande partie le progrès rapide et incontestable de cette société.

A ce point de vue, Opresco a été un exemplaire typique pour ce que Soveja (Simion Mehedinți) a théorisé en lançant : *Autre éducation : l'école du travail*. A ce point de vue, je m'explique d'ailleurs combien impressionné Opresco me révélait son admiration et sa parfaite compréhension pour ce qu'affirmait Georges Enesco au sujet de la musique et de la discipline inhérente aux activités intellectuelles et artistiques, à titre de clef de l'obtention des véritables réalisations dans le domaine de la musique aussi. Sous le signe de cette discipline, Georges Opresco a toujours observé un programme très strict de vie et d'activité. Cette discipline est éloquemment illustrée par sa présence quotidienne à une heure exacte à l'Institut qu'il dirigeait, par le déjeuner qu'il prenait régulièrement depuis des décennies chez le professeur Ionesco-Mihăești qui, à titre de directeur de l'Institut Cantacuzène, habitait dans l'Institut; de là, il allait à pied le long du quai de la rivière Dimbovița et sous la voûte des châtaigniers du boulevard qui lie le Pont Elefterie au

Palais Cotroceni, et à mi-chemin de ce boulevard, du même pas mesuré, jamais accéléré, jamais ralenti, il prenait à gauche sur la rue Dr. Clunet pour se rendre à sa maison située au numéro 16, un peu plus loin de l'église St. Elefterie. Il habitait près du croisement du boulevard avec la rue Dr. Clunet et j'ai connu cette régularité de trajet et d'horaire avant même de devenir son étudiant; j'étais en 5^e ou 6^e classe de lycée lorsque j'ai remarqué ce profil aquilin accentué et la mèche de cheveux rebelle au peigne qui caractérisaient ce passant. J'ai appris bien vite qu'il s'agissait du célèbre professeur universitaire Georges Opresco, directeur du Musée « Toma Stelian », chaussée Kiseleff, et secrétaire, des années durant, de la Commission de Coopération intellectuelle auprès de la Ligue des Nations — précurseur de l'organisation qui se nomme aujourd'hui UNESCO. Je n'ai jamais envisagé la possibilité de mettre à l'heure ma montre d'après le passage d'Opresco dans la rue mais, de ce qui précède, on peut saisir pourquoi, en apprenant à la même époque les précisions similaires de Kant, je n'ai pas été aussi impressionné que je l'aurais dû si je n'avais pas connu *de visu* le cas de notre professeur. Son programme quotidien — je l'ai appris et constaté plus tard — continuait par l'étude et la lecture, installé dans un fauteuil à sa table de travail, jusqu'au soir pour se transposer ensuite, au moins pendant les années précédant ou durant la guerre, en chroniques plastiques publiées dans la presse de l'époque, en cours et conférences. C'était une activité intense, parfois fébrile même, mais ce mode de travail ne lui pesait pas car il préférait le genre pondéré et équilibré. Mais, le tout se déroulait avec le *sérieux* qu'il exigeait de ces proches et qu'il s'imposait à soi-même en premier rang : Opresco se prenait toujours au sérieux ! Il avait également un sens aigu du *devoir* — et ceci n'était pas un vain mot. C'était, bien sûr, le devoir civique et professionnel — didactique prioritairement. Mais, au-dessus de tout, c'était le devoir moral, humain en général, qui le gouvernait et mesurait ses activités et ses interventions. Il s'est toujours considéré obligé envers la société, envers les amis, envers l'humanité, envers la culture et, comme il m'a précisé deux fois, envers « ce pays tellement blessé et calomnié... et tellement naïf dans tout ce qu'il accepte ».

Je pense que c'est le cas maintenant de dévoiler un témoignage concernant ses révélations autobiographiques (auxquelles personne ne s'attendait!) lorsqu'il a été célébré dans l'amphithéâtre de l'Académie Roumaine à l'âge de 90 ans, en 1971. A cette occasion, en rendant un chaleureux et émouvant hommage à sa mère, qui a consacré toute sa vie à son éducation et au déroulement de ses activités, il a rudement condamné son père naturel qui avait abandonné sa mère en refusant de reconnaître l'enfant. Ce jugement dur et implacable a dérouté ses nombreux confrères et l'audience : nombreux ont été ceux qui ont considéré que « cela ne se fait pas ». Plus tard, j'ai osé demander au professeur le motif de cette révélation, surtout parcequ'il avait publié auparavant ses mémoires sans y faire mention des ténébreuses années de son enfance. « C'était un devoir, c'était mon devoir de parler et de préciser cette chose surtout maintenant, à 90 ans » a été sa réponse, à laquelle il n'y avait plus rien à dire ou à ajouter. Il s'agissait du *devoir* — un critère suprême, indiscutable malgré les blessures, les déchirements ou les déceptions accompagnant cette sortie. En discutant le cas Opresco, il faut mettre en lumière un autre de ses traits — la *persévérance* —, ainsi qu'une caractéristique résultant de celle-ci dernière, notamment l'*efficience*. Ses intentions, les actions qu'il entreprenait ont été tant de fois bloquées, retardées, détournées ou au moins ignorées. Mais, le professeur ne se décourageait pas, il insistait, il revenait, il cherchait de nouveaux arguments, il trouvait des documentations supplémentaires et reprenait la lutte jusqu'à la réussite. Nous avons été tant de fois témoins à la prise de décisions immédiates d'intervenir dans un cas ou l'autre, soit par téléphone mais le plus souvent en se déplaçant *lui-même* afin de résoudre plus sûrement et plus vite une intervention qui, pour lui, ne pouvait jamais être de pure forme. Je ne crois pas qu'on peut m'accuser de favoritisme si j'affirme qu'il s'est très souvent manifesté comme le véritable « homme adéquat à la place adéquate » ou « au moment adéquat ». Cette efficience reposait, naturellement, en grande partie, sur ses relations personnelles de valeur, mais pas toujours et pas totalement : très souvent, ce n'était pas la *relation* qui entraînait en jeu mais le *prestige* que lui conféraient ses confrères et les autorités. Nombre de

personnes le considéraient un « difficile », avec lequel on réussissait mal à tomber d'accord sans tensions ; mais tout le monde reconnaissait la solidité et la limpidité de ses convictions qu'il exprimait clairement. Dans les relations professionnelles et administratives d'Opresco ou avec Opresco, il n'y avait pas de place pour les mièvreries et l'usuelle « diplomatie » qu'il détestait, tout comme il détestait l'imposture et la paresse, ou les interventions et les tentatives de l'influencer. Le refroidissement ou l'interruption des relations professionnelles d'Opresco avec certains de ses collaborateurs s'expliquent en bonne partie par cette exigence. Sa séparation de quelques-uns de ses collaborateurs n'a pas été sans regrets, je veux croire, réciproques ; Opresco s'est séparé d'autres personnes avec la satisfaction d'avoir accompli un devoir. Dans certains cas, on le sait, la situation s'est compliquée et aggravée à la suite de la constatation que les coupables se sont forgé l'illusion qu'ils pourraient se faufiler en ayant recours à des mystifications et des tromperies, ce qui a eu comme effet une irrémédiable désillusion du professeur et l'arrêt rapide de toute collaboration avec eux. D'ailleurs, je peux ajouter qu'en procédant ainsi les personnes en cause se sont avérées très faibles connaisseurs de la personnalité d'Opresco, quoiqu'ils eussent toujours manifesté leurs bonnes et étroites relations avec le professeur, car ils ont omis presque inexplicablement l'hypothèse que celui-ci — tellement méticuleux dans toute son activité — avait le soin ou la curiosité de vérifier tout ce qu'on lui présentait, ne tardant pas à découvrir l'imposture d'autant plus qu'elle était dirigée sur son propre terrain d'activité et de compétence.

A ce point de vue, je voudrais souligner le fait qu'un trait, qui le caractérisait même au cours des années de la sénescence, a été la préoccupation et même le besoin de *l'information* dont le caractère objectif et véridique il tentait toujours de sonder et d'attester, dans la mesure des possibilités. La situation dans laquelle j'ai été impliqué à un certain moment tout à fait par hasard, n'est peut-être pas exempte de signification. Au cours d'une visite qu'il rendait aux sections de l'Institut, il nous a trouvés en même temps moi et Ștefan Niculescu (alors jeune et vigoureux chercheur et compositeur, éloquemment apprécié par son maître Mihail Jora, membre de l'Académie, comme un

être de la plus grande valeur). Dans le cadre de la discussion démarrée sur des problèmes de recherche mais surtout sur la vie musicale, Niculescu s'est référé à Messiaen dont Opresco n'avait pas l'air d'avoir entendu (ce qui n'était pas étonnant en tenant compte des difficultés d'information de cette époque) car il a immédiatement remandé des détails promptement et succinctement servis par notre jeune collègue qui ne tarissait pas à admirer le grand compositeur. Se sentant insuffisamment informé, Opresco a changé le sujet, il a visité encore une ou deux des sections de l'institut, mais, avant de quitter le siège de l'institut, il m'a appelé et m'a demandé de lui indiquer exactement l'orthographe du nom du compositeur dont nous avions discuté (ce que j'ai immédiatement exécuté) et de lui procurer une bibliographie le concernant ; il m'a également demandé de lui fournir, si possible, des enregistrements de la musique de ce compositeur qu'il voulait écouter, par suite des éloges de Niculescu. J'ai vraiment réussi à obtenir plusieurs enregistrements sur bande magnétique (moins la bibliographie) grâce à l'aide que j'avais demandée à mon tour à l'endroit où j'avais eu les premiers contacts avec la création d'Olivier Messiaen, c'est-à-dire à la phonothèque et à la discothèque qu'avait formées mon ami et ancien collègue d'Édition, le docteur Vladimir Miron. Ainsi, peu de temps après avoir reçu la mission, j'ai remis au professeur Georges Opresco quatre bandes de magnétophone contenant, entre autres, des enregistrements Messiaen. Il les a reçues avec intérêt ; je ne sais pas où il les a écoutées, mais je suppose que chez le professeur Ionesco-Mihăiești ou dans le cercle de celui-ci, ou bien chez les époux Stourdza, des médecins mélomanes qui travaillaient également à l'Institut Cantacuzène. En tout cas, environ deux semaines plus tard, il m'a restitué les bandes empruntées et, avec la même franchise manifestée tant de fois, il m'a dit « qu'elles lui ont été utiles », qu'elles sont « assez intéressantes », qu'il a l'impression que « ce n'est pas une musique désagrégeante comme tant d'autres que proclament les nouvelles tendances » dans ce domaine et, après une série de considérations plus générales, « qu'il reste à savoir combien vont durer et comment seront solutionnés tant de tourments dans le monde des arts,

encore insuffisamment cristallisés ». Mais, à mon départ, il est revenu au compositeur qui a déclenché ces considérations en me précisant : « Messiaen doit être gardé en mémoire » : au moment où je quittais son bureau, les bras chargés des bandes et des textes qu'il m'avait restitués, il a ajouté avec une manifeste insistance significative : « quoique, sans doute, il ne puisse se comparer, nous non plus ne pouvons le considérer comme un Messie » — le professeur laissant entendre par là sa conviction que le nom en cause était un pseudonyme affiché comme un programme et un étendard. Il faut retenir de ce qui vient d'être affirmé, le souci de compléter l'information, autant livresque que sonore, ainsi que la tendance d'inscrire tout phénomène nouveau avec lequel il venait en contact, dans un certain système propre de valeurs qui contigurait le tableau du monde d'idées, de concepts, de préférences, d'adhésions ou de réserves qui faisaient de sa vie spirituelle un complexe en continuelles restructuration et ré-évaluation.

Dans cet ordre d'idées, je me sens obligé de mettre en lumière une autre zone de sa réaction de *nouveau* issu de l'information qui survient ou par la ré-évaluation de ses paramètres pré-existants. Ainsi, j'ai pu souvent enregistrer la capacité d'Opresco de revenir sur des jugements ou des positions antérieures, lui — dont beaucoup de personnes affirmaient, dans une appréciation hâtive, qu'il est un fixiste, un obstiné dans les idées qu'il s'était formées. Au fond, cette capacité de revenir et d'amender était en parfaite correspondance, d'une part, avec le caractère personnel-impressionniste de son système critique et, d'autre part, avec sa tendance vive d'évaluer, de classer et de cataloguer immédiatement tout phénomène et information qu'il recevait. La capacité de revenir sur les premières ou antérieures impressions devenait ainsi un corrélatif nécessaire et un correctif à point à ce qu'on aurait pu considérer une impulsivité beaucoup trop marquée. Or, cela aurait été en contradiction avec son sérieux, qui aurait été annulé en faveur d'une acuité facile à l'égard de la spectaculaire qui lui était totalement indifférent.

Comme un cas de ce genre, je cite, par exemple, notre divergence dans le cadre d'une session de communications scientifiques de l'Institut ; je m'occupais de la

catégorie de l'art des amateurs (en musique, théâtre et moins en film), en plaidant pour une compréhension des notions « amateur » et « mélomane » différent de celle que pratiquaient les moyens de diffusion en masse et qui s'est bientôt manifestée dans le mouvement « Cintarea României » (Le Chant de la Roumanie). Contrairement, je militais dans ma communication pour les vertus positives du penchant vers l'art des non-professionnels et je donnais des exemples dans les sphères de la création et de l'interprétation (Edgar Istraty, Nicolae Secăreanu, George Vraca, Elena Cernei, Ludovic Spiess, Eduard Tumageanian, etc.). Je ne savais pas que justement ces jours Opresco avait été indigné par les horreurs présentés dans une certaine exposition des peintres amateurs et qu'il avait l'intention de lancer une protestation. Ma communication était l'avant-dernière du programme ; j'avais à peine terminé et Opresco, qui n'était pas présent à ce moment, a été informé de mon « extravagance » et il est revenu dans la salle pour condamner sans merci tout ce que provenait des soi-disant amateurs et « leurs défenseurs ». J'ai osé riposter et, dans le cas de ce que j'avais affirmé, j'ai prié qu'on prenne connaissance préalablement de mon texte, exactement sous la forme que j'avais présentée. En grommelant un peu, le professeur a accepté et j'ai eu la joie d'être mandé, trois jours plus tard, dans son bureau pour recevoir des félicitations qui annulaient, mais dans un cadre beaucoup plus intime, l'antérieure mise au pied du mur publique. Dois-je mentionner le fait que certains « collègues » ont eu le bon soin d'empêcher la publication de mon texte ? !

Parce que j'ai indiqué plus haut l'audition de certains enregistrements, je mentionne le fait qu'Opresco était le parfait adepte de la musique vivante, écoutée ou au moins transmise « en direct », qu'il estimait au-dessus de toute impression ou enregistrement, même si ceux-ci étaient parfaits non seulement du point de vue technique mais artistique, aussi. Pour cette raison, il exprimait sa satisfaction pour la coïncidence de ses opinions avec celles d'Enesco sur les mêmes problèmes. J'ai assisté à ses mémorables discussions avec Mihail Jora dans ce sens. Je dois rappeler les très bonnes relations existant entre les deux membres de l'Académie, qui s'estimaient, se reconnaissaient et s'aidaient réciproquement ; de leur entente

a résulté l'impulsion pour commencer des recherches systématiques sur l'œuvre d'Enesco. Le premier résultat de ces recherches s'est traduit par le volume *George Enescu*, paru (10 ans après la mort du maître) par les soins de Jora et Opresco et sous ma coordination, volume qui a reçu le prix de l'Académie Roumaine. Quelques années plus tard, paraissait la grande monographie qui a été distinguée du prix de l'Académie française des Beaux-Arts de Paris et du pris de l'Union des Compositeurs. Je suis enclin à dévoiler ici le fait qu'Opresco m'a déclaré, à un moment donné justement durant cette collaboration au volume mentionné, qu'il appréciait Jora sans réserve, « surtout sans les réserves que j'ai instinctivement à l'égard de certains *boyars*, Jora étant une heureuse exception par sa sensibilité et par le comportement dans ses rapports avec nous, les nés sans prédécesseurs illustres ». J'ai enregistré alors cette confiance, mais je crois avoir compris le véritable sens de sa dernière proposition à peine après ses précisions autobiographiques à l'occasion de l'anniversaire de ses 90 ans.

Et parce que j'ai touché à la zone des relations avec son collègue, le membre de l'Académie Mihail Jora, je pense que c'est maintenant le cas d'exprimer mon opinion au sujet des relations avec son collègue universitaire I. D. Ștefănescu. Beaucoup, même trop d'années, il s'est installé une sorte de légende sur les rivalités et les incompatibilités entre les deux professeurs d'histoire de l'art de l'Université de Bucarest. On pouvait facilement trouver des ressemblances mais surtout des disparités entre les deux. Ils avaient débuté tous les deux à titre de professeurs de langue et de littérature française. Ils avaient marqué tous les deux d'indiscutables succès à l'étranger : Opresco dans le plan diplomatique-culturel, Ștefănescu dans le plan de la recherche et de l'enseignement de la byzantinologie. Ils s'étaient adaptés tous les deux aux exigences et au degré du développement de l'enseignement de l'histoire de l'art chez nous : l'un (Opresco) comme récepteur livresque et en même temps constant collectionneur, se manifestant en plan didactique surtout comme synthétiseur et disséminateur des connaissances et des thèses fixées dans le domaine sur le plan général-européen ; l'autre (Ștefănescu) à titre de professeur-chercheur, luttant pour l'ouverture de

nouveaux horizons de connaissance et de compréhension de l'art par le contact direct avec l'œuvre, en le situant dans une évolution du monde spécifique, dont faisait également partie la spiritualité roumaine. Leur méthodique était différente, l'objet des disciplines respectives était également assez clairement différencié ; les étudiants bénéficiaient du choix entre les deux chaires ou bien fréquentaient parallèlement les deux cours, sans que l'un des titulaires puisse s'en plaindre. L'existence de ces doubles chaires n'était pas redevable à une rivalité ou à une « manigance », mais à l'intégration naturelle des professeurs des universités des territoires ravis au pays, rétréci lui-même à ce qu'il restait par l'effet du déchirement de 1940. Le phénomène n'était pas propre à l'histoire de l'art, il avait visé aussi l'histoire universelle, l'histoire des Roumains, l'histoire antique, la philosophie et la logique, la pédagogie, les disciplines théologiques. D'ailleurs, les deux professeurs s'estimaient réciproquement et collaboraient comme deux gentlemen. Certains collaborateurs ou des personnes visant à devenir collaborateurs ne se sentaient pas tellement dégagés de pensées malhonnêtes, surtout lorsque chacun des professeurs ne retenait pas son esprit critique et leur largement connue ironie à l'égard des imperfections précises et personnelles de ces « interposés », mais pas en tenant compte du fait que l'un ou l'autre provenait du rang des disciples du collègue de chaire. Leur bonne collaboration et l'esprit d'entraide ont été d'ailleurs manifestes dès cette époque même, clairement exprimée par chacun des deux protagonistes, ils les ont prouvés aussi par des faits, en créant ensemble la publication scientifique des deux séminaires de l'histoire de l'art réunis ; de cette manière est née *Analecta*, avec le support massif des étudiants de Georges Oprescu (beaucoup plus nombreux et bénéficiant d'une tradition plus longue) dans le sommaire des deux premiers numéros, mais avec l'effort d'organisation, typographique et même financier de Ștefănescu lui-même, le chapitre rédactionnel revenant en égale partie aux deux séminaires.

Durant les années de la guerre et immédiatement après, il n'y avait pas de rivalité et aucun motif de rivalité entre les deux professeurs ; leur situation mutuelle s'est différenciée lorsque, à la suite de la

réforme de l'enseignement, Ștefănescu a été mis à la retraite avec une pension de misère, tandis que Oprescu, maintenu dans l'enseignement, devient membre de l'Académie, directeur de musée et ensuite directeur de l'Institut. Il va sans dire que l'on pouvait broder des scénarios et des suppositions d'intentions sur cette différenciation. Je suis en mesure de préciser, en tant que l'un des proches de I. D. Ștefănescu et situé assez proches par rapport à Oprescu aussi, que ce genre de choses n'a pas existé en réalité et que ces insinuations sont le fruit de l'imagination malsaine des mêmes facteurs de seconde main. Ce qui était arrivé à Ștefănescu n'était pas redevable à Oprescu et celui-ci, malgré ses honneurs et ses fonctions, était dans l'impossibilité de corriger ou de modérer la situation de Ștefănescu et ce dernier le savait bien et il n'a jamais reproché à Oprescu quoique ce soit. Au contraire, mais pas directement et personnellement à l'égard de Ștefănescu, toutes les fois qu'Oprescu a été en mesure d'entreprendre quelque chose en faveur de ce qu'a représenté l'École de Ștefănescu, il l'a fait en aidant et en élevant même, sans discrimination, ceux qui avaient été clairement reconnus partisans de Ștefănescu, notamment : Corina Nicolescu, Paul Petrescu, Paul Stahl, Mircea Voicana. Nous avons toujours considéré positivement cette attitude d'Oprescu, qui prouvait — grâce aux faits — qu'entre lui et Ștefănescu ou les élèves de celui-ci il n'y avait pas de place pour ressentiments et limitations.

J'ai été très heureux lorsque j'ai appris que parmi les objets qu'il avait donnés au Musée d'Art de l'Académie Roumaine (« mon musée », comme l'avait l'habitude de dire) figurait aussi un clavicorde ou une spinette — une pièce de musée que je n'ai pas eu le repos d'analyser de mon mieux et dont je n'ai même jamais entendu le son. Mais, je pense que compléter la collection d'art avec un tel instrument musical d'époque a été un beau geste, de haute signification pour l'intérêt qu'il vouait à la musique, d'autant plus qu'il aurait pu économiser une telle dépense qui ne se situait pas directement dans la satisfaction de strict objet de l'activité de l'institution qu'il avait créée.

Ceci est aussi un détail apportant une certaine lumière sur la configuration de son genre propre d'être économe, pour ne pas dire avare même — pas dans un but en soi, mais afin de permettre certaines

accumulations de valeur qu'il considérait de beaucoup prioritaires aux utilisations courantes de la monnaie. On ne peut pas nier chez lui un penchant vers l'avarice et la gestion la plus stricte de la richesse. Il se rendait bien compte que le monde le considérait avare, mais j'ai été très surpris lorsqu'il a abordé lui-même ce sujet, je ne me rappelle plus le contexte, en affirmant qu'il n'accordait aucune attention aux paroles qui le condamnaient pour ça, « car seulement ainsi, en mettant de côté sous par sou, j'ai pu m'instruire, apprendre et accumuler les collections que je laisse au profit de la collectivité ». Et à juste titre, nous pouvons toujours nous demander s'il n'a pas eu en partie raison. Strier la collection en tant que but immédiat ou final du geste d'avarice tempère les aspérités du professeur et s'il ne nous l'explique ou ne l'excuse pas totalement, cela nous le présente en tout cas plus humain et plus tolérable.

Marqué par la vocation de fondateur — et nous avons rappelé ici au moins les musées, la chaire et le séminaire, l'Institut, *Analecta* et les revues de l'Institut *Studii și cercetări de istoria artei* et *Revue Roumaine d'Histoire de l'Art*, chacune avec deux séries — l'une pour les beaux-arts et l'autre pour théâtre, musique et cinéma) Opresco et ses réalisations se sont inscrits dans l'histoire de la culture et de la recherche roumaines. Dans ces circonstances, j'estime particulièrement appropriée la proposition lancée par la direction de l'Institut d'Histoire de l'Art de conférer à l'Institut le nom de Georges Opresco, à l'occasion de l'anniversaire de 110 ans depuis la naissance de celui qui a pensé, créé et organisé cet institut. Ce serait une action de grande justice pour le fondateur et de grande impulsion et de haute fierté pour ceux qui peinent aujourd'hui sur les voies qu'il a ouvertes.